

Université de Tartu  
Collège des langues et des cultures étrangères  
Département d'études romanes

Marianna Georgijeva

LA REPRÉSENTATION DE LA NOURRITURE DANS LES  
ROMANS DE JULES VERNE

Mémoire de licence

Sous la direction de Tanel Lepsoo

Tartu 2022

# Table des matières

<b>Table des matières</b>	<b>2</b>
<b>Introduction</b>	<b>3</b>
<b>1. La fonction culturelle de l'alimentation</b>	<b>5</b>
1.1 Les femmes et la nourriture	5
1.2 La « nature morte » littéraire	8
1.3 Culture et traditions à travers la gastronomie	10
<b>2. La fonction de survie et situations de crise</b>	<b>13</b>
2.1 Les femmes en crise	13
2.2 Les situations de crise ; alimentation inhabituelle	16
2.3 Quand la crise devient tolérable	19
<b>3. L'anthropophagie</b>	<b>23</b>
3.1 La nature des anthropophages	23
3.2 L'anthropophagie, la violence et la guerre	27
3.3 L'anthropophagie, la religion et les superstitions	29
<b>Conclusion</b>	<b>32</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>34</b>
Corpus	34
Bibliographie critique	35
<b>Annexe. Le résumé du corpus.</b>	<b>37</b>
<b>Resümee</b>	<b>39</b>

## Introduction

L'écrivain français Jules Gabriel Verne (1828-1905) est connu comme l'un des écrivains les plus célèbres de romans fantastiques et d'aventures du XIXe siècle. Quand on parle de Verne, la première chose qui vient immédiatement à l'esprit est le voyage. Verne a écrit plus de 65 livres. Un grand nombre d'ouvrages ont été écrits sur ses romans - livres, articles, recherches scientifiques, etc. Ce qui est intéressant, c'est que la plupart de ces écrits portent sur les inventions fantastiques de l'écrivain ou sur les voyages. Il a décrit très précisément l'avenir de l'homme et des inventions qui n'existaient pas à l'époque - fusées, vols spatiaux, sous-marins, etc. Ainsi que des lieux et des pays où il n'était jamais allé et qu'il ne pouvait que lire.

Néanmoins, il n'y a pas eu d'analyse écrite sur la nourriture et la consommation alimentaire dans les œuvres littéraires de Verne auparavant. L'alimentation est un besoin physiologique de tout être humain et d'un être vivant en général. Il est intéressant de montrer comment quelque chose d'important s'inscrit dans la littérature.

L'objectif de ce mémoire est d'analyser le rôle de la nourriture et la relation des gens avec elle. Plus précisément, les différentes fonctions des aliments selon la situation dans les livres et le problème d'éthique qui va avec.

Ce travail est divisé en trois chapitres principaux, eux-mêmes divisés en trois sous-chapitres. Les deux premiers chapitres traitent des différentes fonctions des aliments. Dans la première partie, la nourriture est traitée comme quelque chose à apprécier et à chérir. Nous verrons comment Verne décrit la nourriture sur la table et pourquoi la décrit-il avec tant de détails. De plus, nous verrons comment la nourriture a un impact sur la culture, comment elle la représente et quelles traditions se perpétuent à travers elle. Dans les livres de Verne, principalement des personnages masculins, nous considérerons donc séparément les femmes et leur attitude vis-à-vis de la nourriture. La deuxième partie du travail porte sur la fonction des aliments dans les situations critiques. Là, nous allons parler de la façon dont le comportement des femmes change, lorsqu'il y a une crise alimentaire. De plus, nous verrons comment

les personnages de Verne s'adaptent aux situations où il n'y a pas de nourriture. S'ils vont revenir aux instincts naturels d'un homme chasseur ou non. Quand la crise dure longtemps, cela signifie aussi qu'à un moment donné, une personne s'y adaptera. L'adaptation à la crise est illustrée dans le livre *L'île mystérieuse*. La troisième partie est plus différente des autres, car elle traite d'un sujet assez tabou - l'anthropophagie. Néanmoins, cette partie combine les deux fonctions de la nourriture, analysées dans l'ouvrage. L'analyse de cette partie est principalement basée sur le point de vue d'un personnage qui explique l'essence et les problèmes du cannibalisme au lieu de simplement condamner.

Le corpus est composé de sept romans. Tous les sept font partie des *Voyages extraordinaires* - une collection de romans de Jules Verne, qui se compose de 68 œuvres écrites. Les romans choisis ont été écrits au XIXe siècle, de 1864 à 1886. Ces romans utilisés dans cet ouvrage sont *Voyage au centre de la Terre* (1864), *Les enfants du capitaine Grant* (1868), *Le pays des Fourrures* (1873), *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1874), *L'île mystérieuse* (1875), *Michel Strogoff* (1876) et *Un billet de loterie* (1886)<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour plus d'informations, voir Annexe.

# 1. La fonction culturelle de l'alimentation

La première partie du mémoire se concentre sur les fonctions culturelles de la nourriture. Nous allons voir comment les femmes et leur rapport à la nourriture sont représentés dans les romans de Verne. Ensuite, nous découvrirons ce que signifie la description des aliments dans la littérature et ce qu'elle peut représenter. Enfin, nous examinerons la représentation culturelle par l'alimentation et la présence des traditions dans les romans.

## 1.1 Les femmes et la nourriture

La fin du XIXe siècle en France est aussi appelée la Belle Époque. À cette époque, les droits des femmes n'étaient pas soutenus comme ils le sont maintenant. La société française vivait selon les règles du patriarcat et l'égalité des sexes n'était pas prise au sérieux. Cela affectait les affaires quotidiennes des femmes car elles étaient principalement considérées comme des épouses, des mères et des filles.

À la suite de la loi Pelet de juin 1836, des écoles élémentaires pour les femmes ont été créées et elles ont obtenu un droit à l'enseignement primaire. Cela a conduit à une augmentation significative du taux d'alphabétisation des femmes. (Waelti-Walters, Hause. 1994) C'était un début pour le féminisme, mais à l'époque où Verne écrivait ses romans, c'était encore rare.

Verne ne traitait pas mal ses personnages féminins. En fait, il semble qu'il les ait traités de la seule manière qu'il connaissait. Bien que, dans les livres, les femmes ne reçoivent pas beaucoup d'attention, cela n'indique pas que Verne avait lui-même une vision particulièrement patriarcale du monde. Il a écrit plusieurs personnages féminins forts. Par exemple, Paulina Barnette (*Le pays des Fourrures*), qui a parcouru le nord, et Dolly Branican (*Maîtresse Branican*), qui est partie à la recherche de son mari perdu, ne sont pas inférieures aux hommes en courage et en noblesse, et aussi leur ruse féminine. Cependant, il n'accordait pas la moitié de l'attention qu'il accordait aux hommes. Il y a plus de 150 personnages féminins dans les romans de Verne (Giton, 2021 : 5). Hormis les romans *Maîtresse Branican* et *Les*

*enfants du capitaine Grant*, où les femmes apparaissent tout au long du livre, les femmes jouent des rôles plutôt mineurs en arrière-plan.

Les hommes se voient souvent attribuer toutes sortes de rôles professionnels différents : officiers, capitaines, marins, scientifiques, pilotes, etc. Par exemple Nemo est capitaine de sous-marin et Jacques Paganel est professeur de géographie. Rarement un homme est présenté comme chômeur. Même s'il a un emploi, il est bien connu et respecté dans la société. Par exemple, Phileas Fogg est un riche Anglais et Lord Glenarvan est un noble anglais. Leur statut et leur argent leur permettaient de mener des expéditions, même sans aucune expérience préalable.

Les personnages féminins restent toujours à l'écart des principaux événements. Elles observent généralement les rôles de femmes, de filles et de mères attentionnées et aimantes. Ils jouent aux femmes au foyer et, dans certains cas, même à des compagnons de voyage.

Un exemple de la manière dont le même métier était présenté différemment dans les romans de Vernes est celui de cuisinier. Les hommes cuisinaient généralement dans la nature et pendant les voyages et les expéditions, tandis que les femmes cuisinaient dans le confort de leur coin cuisine. Ils font la même chose, mais le ton est différent. Les hommes sont loués par leur esprit vif et les femmes par leur hospitalité à la maison. Les hommes se sont adaptés et les femmes ont fait ce qu'on attendait d'elles – elles ont pris soin des autres.

De bons exemples de femmes travaillant dans les ménages et la cuisine sont bonne Marthe dans *Voyage au centre de la Terre* :

Aussitôt la bonne Marthe ouvrit la porte du cabinet en disant :

— La soupe est servie.

— Au diable la soupe, s'écria mon oncle, et celle qui l'a faite, et ceux qui la mangeront ! (VOY : chap. 1)

et Dame Hansen et sa fille Hulda dans *Un billet de loterie* :

- Ainsi, c'est bien vous dame Hansen, de Dal ?
- Sans doute, monsieur. Avez-vous donc quelque chose de particulier à me dire ?
- Aucunement. Je voulais seulement faire votre connaissance. Ne suis-je pas votre hôte ? Et maintenant, veuillez à ce qu'on me serve à dîner le plus tôt possible.
- Votre dîner est prêt, répondit Hulda. Si vous voulez passer dans la salle à manger...
- Je le veux ! (LOT : chap.6)

Marthe est une femme âgée, employée de maison pour M. Lidenbrock, le maître. Dame Hansen et sa fille Hulda sont propriétaires d'un hôtel. Leur clientèle est majoritairement masculine, pour qui les deux femmes cuisinent et nettoient.

Au début d'un roman *Michel Strogoff* Nadia et son son ami qui se fait passer pour son frère Michel Strogoff mangent dans un restaurant à vapeur. Elle est la fille d'un exilé et il est un courrier pour le tsar de Russie, en route pour l'avertir du traître. Ils voyagent ensemble. De cette façon, Michael a une couverture et Nadia a quelqu'un pour s'occuper d'elle sur le long chemin. Nadia mange « comme une pauvre fille ». Elle mange juste un peu et elle semble timide.

Nadia suivit Michel Strogoff au restaurant du steam-boat. Elle ne voulut point toucher à ces hors-d'œuvre [...]. Nadia mangea peu, et peut-être comme une pauvre fille dont les ressources sont très restreintes. Michel Strogoff crut donc devoir se contenter du menu qui allait suffire à sa compagne. (MS : 105)

Son comportement indique deux choses. Premièrement, qu'elle pourrait être intimidée par la situation elle-même. Sa vie a été bouleversée après la mort de sa mère et le long voyage qui l'attendait, qu'elle doit entreprendre. Deuxièmement, elle voyage avec un nouvel ami qu'elle vient de rencontrer, qui a autorité dans cette situation. La Russie du tsar a une culture qui place les hommes dans une position supérieure et les femmes dans une position subordonnée (Mustofa, Abida, Fahri, 2022). Ce qui pourrait signifier qu'elle se sent mal à l'aise de manger devant un homme, même si c'est quelqu'un qui prend soin d'elle. Il est juste de dire qu'un

homme a un rôle plus libre dans la société et il pouvait se comporter de manière plus détendue et plus libre que la femme.

## 1.2 La « nature morte » littéraire

Pour parler de culture, on ne peut pas laisser de côté la nourriture, car elle fait partie intégrante de l'identité culturelle. Verne rapproche l'expérience culturelle du lecteur en décrivant les repas que les personnages préparent et mangent au cours de leurs aventures dans les livres.

Pour décrire les scènes de nourriture et de boissons, j'aimerais utiliser le concept de « nature morte littéraire ». En art, une nature morte signifie une image représentant des objets inanimés. Jules Verne, comme un artiste qui peint des tableaux, a composé de belles scènes de consommation de la nourriture. Une telle imagerie alimentaire colorée et vivante sert à plusieurs fins dans les livres de Verne. Là, on peut voir comment la description de la nourriture prend le but d'une beauté. La nourriture décrite est consommée non seulement, parce que manger est un besoin, mais aussi, pour le besoin de plaisir et de jouissance.

Dans le livre *Un billet de loterie*, Verne utilise la description nourriture comme outil pour juger un personnage :

Le dîner était assurément bon. Aucun touriste — même des plus difficiles — n'y eût trouvé à reprendre. Cependant, ce personnage peu endurant n'épargna pas les signes et les paroles de mécontentement — les signes surtout, car il ne paraissait pas être loquace. On pouvait se demander, vraiment, si c'était à son mauvais estomac, ou à son mauvais caractère qu'il devait d'être si exigeant. Le potage aux cerises et aux groseilles ne lui convint qu'à demi, bien qu'il fût excellent. Il ne toucha que des lèvres au saumon et au hareng mariné. Le jambon cru, un demi-poulet fort appétissant, quelques légumes bien accommodés, ne parurent point lui plaire. Il n'y eut pas jusqu'à sa bouteille de Saint-Julien et à sa demi-bouteille de champagne dont il ne se montrât mécontent, bien qu'elles vinsent authentiquement des bonnes caves de France. (LOT : chap.6)

Un invité peu sympathique arrive à l'hôtel de Dame Hansen. Il causera plus tard des ennuis au personnage principal du roman. L'homme a une nature terrible. Lors de sa première nuit à l'hôtel, il dîne, pour lequel il est pointilleux. Il n'aimait aucune partie

de son dîner, que Dame Hansen et Hulda préparaient - il n'aimait ni la soupe, ni le saumon, ni même le champagne, apportés de France. Verne ici, utilise la description de sa difficulté, pour faire une introduction au caractère amer de l'homme. Le pointilleux à la nourriture suggère qu'il a une vision négative de tout dans sa vie.

Dans la « nature morte littéraire », comme aussi dans l'art, tous les êtres vivants sont absents. Y compris les gens. Par conséquent, il ne peut y avoir aucune action, comme cuisiner, manger, boire, etc. Dans ces scènes, il est important que l'auteur nous ait donné de nombreuses descriptions.

Dans l'exemple suivant, dans *Un billet de loterie* on voit qu'il n'y a pas beaucoup d'actions. Ce qui implique que Verne a mis beaucoup d'efforts pour attirer l'attention sur les détails :

Un instant après, tous trois étaient assis à une table particulière. Sylvius Hog mangeait de grand appétit. Un excellent déjeuner, d'ailleurs, et qui avait toute l'importance d'un dîner. Qu'on en juge ! Soupe froide à la bière, avec tranches de citron, morceaux de cannelle, saupoudrée de pain bis en miettes, saumon à la sauce blanche sucrée, veau cuit dans de la fine chapelure, rosbif saignant avec une salade non assaisonnée, mais relevée d'épices, glaces à la vanille, confiture de pommes de terre, framboises, cerises et noisettes, le tout arrosé d'un vieux Saint-Julien de France.

— Excellent !... Excellent !... répétait Sylvius Hog. (LOT : chap.18)

La nourriture sur cette affaire donne un contexte à ce qui se passe en dehors de ces scènes. Les tables sont servies avec d'excellents repas et les personnages sont à deux doigts d'une magnifique expérience gastronomique. La description commence par une phrase « Qu'on en juge ! ». Il relie le lecteur au livre et incite son imagination. Le lecteur a l'impression d'être invité à jeter un coup d'œil à la table avec les personnages, qui sont sur le point d'y manger les aliments. Il n'y a pas que de la soupe et du saumon avec de la sauce. Les repas sont servis avec des tranches de citron et de cannelle, et saupoudrés de chapelure. Le déjeuner à trois plats est servi en une seule étape - entrée, plat principal et dessert. Le tout est accompagné d'une bouteille de vin français, qui semble être un clin d'œil à la culture de l'écrivain. L'heure du repas est le moment de plaisir dans cette scène que le personnage attendait avec impatience. Il n'a pas mangé ces délicieux morceaux simplement parce

qu'il en avait besoin, mais parce qu'il pouvait se le permettre. Voici une expérience importante qui a rendu heureux le personnage du roman.

### 1.3 Culture et traditions à travers la gastronomie

La culture est un ensemble de croyances, d'actions et de symboles qui sont appris et partagés. Ensemble, ils unissent les gens et façonnent leur vision du monde et leur mode de vie.

Presque tous les romans de Jules Verne parlent d'aventures et de voyages et bien sûr pour rapprocher l'expérience culturelle du lecteur, il décrit les repas que ses personnages mangent lors de ces aventures. Pour ce faire, il décrit dans ses livres quelques signes et traditions culinaires.

L'une des traditions culturelles est mentionnée en *Michel Strogoff* :

Pendant cette journée, les quelques haltes, durant lesquelles se reposa le tarentass, ne furent uniquement faites que pour les repas. Aux maisons de poste, on trouve à se loger et à se nourrir. D'ailleurs, à défaut de relais, la maison du paysan russe n'eût pas été moins hospitalière. Dans ces villages, qui se ressemblent presque tous, avec leur chapelle à murailles blanches et à toitures vertes, le voyageur peut frapper à toutes les portes. Elles lui seront ouvertes. Le moujik viendra, la figure souriante, et tendra la main à son hôte. On lui offrira le pain et le sel, on mettra le « samovar » sur le feu, et il sera comme chez lui. La famille déménagera plutôt, afin de lui faire place. L'étranger, quand il arrive, est le parent de tous. C'est celui que Dieu envoie. (MS : 117)

Il s'agit d'une tradition slave connue sous le nom d'« hospitalité » (*хлебосољство*). C'est un rituel qui signifie accueil et hospitalité. Une grosse miche de pain recouverte de toile de lin et de sel est offerte aux convives. Un invité est censé prendre un morceau de pain, le verser dans le sel et le manger. Habituellement, cette offrande amicale provient d'une jeune femme d'un ménage. Le sel est un symbole de protection, qui vise à tenir tous les mauvais esprits hors de la maison. Dans notre cas, le pain et le sel doivent provenir d'un homme, censé proposer d'héberger Nadia et son frère. La nourriture est accompagnée d'un « samovar », une grande théière traditionnelle russe.

Lorsque Verne écrivait sur les Inuits, il les qualifiait d'*esquimaux*. Dans *Le pays des Fourrures* il décrit la chasse aux morses :

Sur vingt-quatre heures, les deux Esquimaux en passaient douze à la chasse aux morses. Ils allaient, avec une patience que les hutteurs pourront seuls comprendre, guetter les amphibiens sur le bord de ces trous par lesquels ils venaient respirer à la surface de l'icefield. Le morse apparaissait-il, une corde à noeud coulant lui était jetée autour des pectorales, et, non sans peine, les deux indigènes le hissaient sur-le-champ et le tuaient à coups de hache. Véritablement, c'était plutôt une pêche qu'une chasse. Puis le grand régal consistait à boire ce sang chaud des amphibiens dont les Esquimaux s'enivrent avec volupté. (FOU : chap.14)

Les chasseurs partent en groupe, il serait donc plus facile de sortir un morse de l'eau, ce mammifère est donc trop gros pour être traité seul. Verne décrit également comment les chasseurs buvaient du sang frais de morse. De même le roman, en réalité, les Inuits boivent le sang des phoques. Les Inuits croient que boire le sang chaud d'un animal protège l'âme et le corps de la maladie. Étant donné que le sang de phoque est considéré comme fortifiant le sang humain en remplaçant les nutriments épuisés et en rajeunissant l'approvisionnement en sang, il est considéré comme un élément nécessaire du régime alimentaire des Inuits (Borré, 1991 : 52-53).

Parfois, la culture du personnage lui-même dans le livre joue un rôle particulier dans la préparation et/ou la consommation des aliments. Par exemple, dans *Les enfants du capitaine Grant* :

C'était une jolie bête, ressemblant à un petit chameau sans bosse ; elle avait la tête fine, le corps aplati, les jambes longues et grêles, le poil fin, le pelage café au lait, et le dessous du ventre tacheté de blanc. À peine Paganel l'eut-il regardée, qu'il s'écria : « C'est un guanaque ! — Qu'est-ce que c'est qu'un guanaque ? demanda Glenarvan. — Une bête qui se mange, répondit Paganel.

— Et c'est bon ?

— Savoureux. Un mets de l'Olympe. Je savais bien que nous aurions de la viande fraîche pour souper. Et quelle viande ! Mais qui va découper l'animal ?

— Moi, dit Wilson.

— Bien, je me charge de le faire griller, répliqua Paganel.

— Vous êtes donc cuisinier, monsieur Paganel ? dit Robert.

— Parbleu, mon garçon, puisque je suis Français ! Dans un Français il y a toujours un cuisinier. » Cinq minutes après, Paganel déposa de larges tranches de venaison sur les charbons produits par la racine de l'aretta. Dix minutes plus tard, il servit à ses compagnons cette viande fort appétissante sous le nom de « filets de guanaque ». Personne ne fit de façons, et chacun y mordit à pleines dents. Mais, à la grande stupéfaction du géographe, une grimace générale, accompagnée d'un « pouah » unanime, accueillit la première bouchée. « C'est horrible ! dit l'un.

— Ce n'est pas mangeable ! » répliqua l'autre. [ ... ]

— Je veux dire que le guanaque n'est bon que lorsqu'il a été tué au repos ; si on le chasse longtemps, s'il fournit une longue course, sa chair n'est plus mangeable. (ENF : chap.13)

Les personnages du roman trouvent un animal inconnu. Le géographe Paganel reconnaît cet animal et assure à tous qu'un bon repas peut en être préparé pour tout le monde. Wilson égorge l'animal, et Paganel, assurant à tous que dans chaque français il y a bien un morceau de cuisinier, se charge de la cuisson de la viande. Étonnamment, personne n'aime le plat préparé et Paganel avoue sa défaite en tant que cuisinier. Après réflexion, il en vient à l'idée que l'animal doit être au repos lorsqu'il est tué, sinon la viande n'est pas savoureuse. Fait intéressant, dans cette situation, il savait comment préparer un délicieux repas et le déclarait fièrement. Lors de la cuisson de la viande de guanaque, il procède des principes et des règles de cuisson de la viande selon les règles de la cuisine française. De plus, le géographe avait des connaissances sur l'animal et a rapidement compris ce qui n'allait pas lors de la cuisson. Il s'avère que sa confiance en soi en tant que Français qui sait certainement cuisiner a accru sa confiance en lui en tant que professeur de géographie.

## 2. La fonction de survie et situations de crise

C'est un fait bien connu qu'une personne peut passer un maximum de un ou deux mois sans manger avant de finalement mourir. La sensation de faim rend les gens plus faibles, étourdis, grincheux. Cela pourrait changer l'humeur et affecter la santé mentale.

Nous analyserons la nourriture que les personnages consomment dans les romans et si l'obtention de la nourriture et sa préparation diffèrent selon la situation et le lieu.

Parler de crise alimentaire peut se faire de deux manières. Premièrement dans le sens d'une crise d'approvisionnement et deuxièmement, dans le sens d'une crise éthique (Coff, 2006 : 9). Les personnages de Verne rencontrent les deux.

### 2.1 Les femmes en crise

Dans le premier chapitre, nous avons évoqué les femmes du XIXe siècle et leurs habitudes alimentaires. Dans ce chapitre, nous verrons si quelque chose change, lorsqu'une femme se trouve dans une situation où elle se sent stressée ou qu'elle est en danger et qu'elle a faim.

Dans le roman *Michel Strogoff*, Nadia et son frère commencent leur voyage à Irkoutsk depuis Riga, pour retrouver leur père exilé. A cette époque, ces deux personnes se connaissaient à peine. Nadia appelle Michel strictement « frère ». Il prend soin d'elle, mais surtout parce qu'au XIXe siècle, la Russie était patriarcale et qu'il incombait à l'homme de prendre soin des femmes de sa famille, que ce soit sa femme, sa fille, sa sœur ou sa mère.

Au milieu du roman, les ennuis ont commencé et Nadia s'est retrouvée dans la situation critique. Elle croyait que Michael avait perdu la vue et, par conséquent, elle a pris sur elle de prendre soin de lui.

On peut voir comment le personnage de Nadia se développe à travers le roman. En comparaison, prenons la scène du bateau à vapeur, que nous avons déjà vue. Elle est entraînée dans sa propre pensée. Elle ne mange pas beaucoup, est introvertie, vulnérable et apparemment soumise à son ami.

Mais plus Nadia surmonte d'obstacles pour aller voir son père, plus elle gagne en force et en courage. Elle arrête d'appeler Michael "frère" et assume l'entière responsabilité de lui. Elle le soutient, lui donnant force émotionnelle et aide physique

Nous pouvons voir qu'elle développe en quelque sorte un instinct maternel pour Michael :

Les deux jeunes gens ne se donnaient plus le nom de frère et de sœur. Dans leur misère commune, ils se sentaient plus étroitement unis encore l'un à l'autre. Tous deux quittèrent la maison, après avoir pris une heure de repos. Nadia, courant les rues de la bourgade, s'était procuré quelques morceaux de tchornekhele, sorte de pain fait avec de l'orge, et un peu de cet hydromel connu sous le nom de méod en Russie. Cela ne lui avait rien coûté, car elle avait commencé son métier de mendicante. Ce pain et cet hydromel avaient, tant bien que mal, apaisé la faim et la soif de Michel Strogoff. Nadia lui avait réservé la plus grande portion de cette insuffisante nourriture. Il mangeait les morceaux de pain que sa compagne lui présentait l'un après l'autre. Il buvait à la gourde qu'elle portait à ses lèvres. — Manges-tu, Nadia ? lui demanda-t-il à plusieurs reprises. — Oui, Michel, répondit toujours la jeune fille, qui se contentait des restes de son compagnon. (MS : 308)

Nadia erre dans les rues et mendie de la nourriture. Et puis elle nourrit Michael elle-même, comme une mère le fait pour son enfant. Mais en même temps, Michael a toujours une main dominante dans leur relation. Nadia le nourrit d'abord, afin qu'il puisse avoir plus d'énergie, puis mange elle-même les miettes de nourriture restantes. Elle le place toujours en premier, même si potentiellement elle a plus de force entre eux deux.

La nourriture qu'elle collectionne est très courante en Russie. C'est la nourriture de chaque ménage - *tchornokhele* et *méod*. C'est du pain noir et du miel. Ce n'est pas grand-chose, mais manger quelque chose de familier, c'est réconfortant.

Nadia continue de montrer sa bravoure encore plus tard :

Nadia, épuisée par la faim, dont son compagnon souffrait cruellement aussi, fut assez heureuse pour trouver dans une maison du bourg une certaine quantité de viande sèche et de soukharis, morceaux de pain qui, desséchés par évaporation, peuvent conserver indéfiniment leurs qualités nutritives. Michel Strogoff et la jeune fille se chargèrent de tout ce qu'ils purent emporter. Leur nourriture était ainsi assurée pour plusieurs jours, et, quant à l'eau, elle ne devait pas leur manquer dans une contrée que sillonnent mille petits affluents de l'Angara. (MS : 350)

En route vers Irkoutsk, elle emportait la nourriture qu'elle pouvait trouver dans les maisons vides. La nourriture qu'elle et Michael pourraient emporter avec eux et qui durera longtemps, comme des morceaux de pain séché et de la viande séchée. Heureusement, ils n'auraient pas à s'inquiéter du manque d'eau, car il y a de nombreux plans d'eau sur leur route.

À l'encontre de la courageuse Nadia, qui n'avait personne d'autre sur qui compter, les personnages féminins ne participaient généralement pas à la recherche d'ingrédients pour les repas, ni ne cuisinaient pendant un voyage. Les hommes leur ont pris ce rôle. Cela pourrait suggérer qu'ils pensaient que cela pouvait être dangereux pour les femmes. Nous pourrions interpréter cela comme si ce n'était pas vraiment une chose féminine à faire. Chasser les animaux dans la forêt, les abattre, pêcher en mer. De plus, cuisiner des animaux sauvages, de nature sauvage, est plus salissant que d'acheter de la viande au marché. Nous pouvons voir, que dans *Les enfants du capitaine Grant* nous avons Jacques Paganel - un géographe français, dans *Vingt mille lieues sous les mers* nous avons Ned Land - un harponneur canadien, et dans *L'île mystérieuse* nous avons Nab (nom complet Nabuchodonosor) - un ex-esclave. Ce sont tous des personnages masculins, chargés de cuisiner les repas pendant les trajets. Par exemple, en ce passage dans *Les enfants du capitaine Grant* tous les participants à la scène sont des hommes :

Ce brave marin [Wilson] , au moyen d'une épingle et d'un bout de ficelle, s'était livré à une pêche miraculeuse. Plusieurs douzaines de petits poissons, délicats comme des éperlans, et nommés « mojarras », frétilaient dans un pli de son poncho, et promettaient de faire un plat exquis.

En ce moment, les chasseurs redescendirent des cimes de l'ombu. Paganel portait prudemment des œufs d'hirondelle noire, et un chapelet de moineaux qu'il devait présenter plus tard sous le nom de mauviettes. Robert avait adroitement abattu plusieurs paires d'hilgueros, petits oiseaux verts et jaunes, excellents à manger, et fort demandés sur le marché de Montevideo. Paganel, qui connaissait cinquante et une manières de préparer les œufs, dut se borner cette fois à les faire durcir sous les cendres chaudes. Néanmoins, le repas fut aussi varié que délicat. La viande sèche, les œufs durs, les mojarras grillées, les moineaux et les hilgueros rôtis composèrent un de ces festins dont le souvenir est impérissable.

La conversation fut très gaie. On complimenta fort Paganel en sa double qualité de chasseur et de cuisinier. Le savant accepta ces congratulations avec la modestie qui sied au vrai mérite. (ENF : chap.24)

Ils attrapent la proie, la cuisinent et la mangent. Il n'y a aucun mot sur les personnages féminins - lady Helena et Mary Grant, qui voyagent en fait avec eux ensemble. Les capacités des hommes nous sont décrites - l'un est un marin qualifié, le second est un tireur précis, le troisième sait cuisiner un plat à partir de n'importe quoi. En voyant comment Verne n'a pas inclus les femmes, on pourrait interpréter cela, car les personnages féminins ne sont pas les personnages clés en ce moment.

## 2.2 Les situations de crise ; alimentation inhabituelle

Croisière autour du monde, les voyageuses rencontrent différentes cultures. Lors de longs voyages, loin de chez soi, où tout est si bizarre et inconnu, il est difficile de trouver la nourriture que vous aimez.

Dans les romans de Verne, les personnages principaux sont souvent accompagnés de locaux. Les habitants indigènes connaissent les zones de leur territoire. Ils savent quelles plantes y poussent et quels animaux y vivent, quels animaux peuvent être chassés et comment mieux le faire, et quelles plantes peuvent être utilisées sans danger dans les aliments et les boissons.

Il convient de noter que bien que la plupart des plats et leur préparation soient traditionnels pour les habitants, les scènes de ce chapitre conservent toujours une fonction de survie. C'est parce que nous regardons ce qui se passe du point de vue

des personnages principaux. Pour eux, ces aliments sont limités. Quelque chose qu'ils n'auraient probablement même pas pensé à ajouter à leur alimentation lorsqu'ils étaient dans leur pays d'origine.

A la fin de *Les enfants du capitaine Grant*, quand les personnages allaient fuir la montagne des Maoris, ils devaient d'abord manger pour avoir plus d'énergie :

À six heures, le steward servit un repas réconfortant. Où et quand mangerait-on dans les vallées du district, nul ne le pouvait prévoir. Donc, on dîna pour l'avenir. Le plat du milieu se composait d'une demi-douzaine de gros rats, attrapés par Wilson et cuits à l'étouffée. Lady Helena et Mary Grant refusèrent obstinément de goûter ce gibier si estimé dans la Nouvelle-Zélande, mais les hommes s'en régalerent comme de vrais Maoris. Cette chair était véritablement excellente, savoureuse même, et les six rongeurs furent rongés jusqu'aux os. (ENF : pt. 3, chap.15)

Ils ne savaient pas comment leur plan d'évacuation fonctionnerait, alors ils ont essayé de manger plus que d'habitude. Le contexte social et culturel dans lequel l'individu est plongé détermine, en grande partie, les valeurs, les attitudes et les croyances fondamentales qu'il adopte (Isaacs, 1997 : 670). Pour le plat principal, il y avait une demi-douzaine de rats. On pense que le kiore - les rats dont ils se nourrissaient - s'était éteint dans les années 1920 (McLintock, 1966). Pendant que Verne écrivait le roman, ces rats étaient bien connus comme la nourriture délicate des Maoris. Comme le dit McIntock, les kiore étaient généralement préparés à la vapeur ou grillés et conservés dans leur propre graisse *huahua*. Étant donné que les voyageurs de l'équipage du Passpartou ont été immergés dans la culture européenne pendant la majeure partie de leur vie, manger des rats était une chose un peu bizarre et discutable. Néanmoins, les personnages masculins aimaient les rats. Ils se sont régalez de la viande des rats, tandis que Lady Helena et Mary Grant, encore une fois, se sont abstenues de cette friandise.

Parfois, les personnages des livres de Verne prennent même de grands risques pour obtenir au moins un peu de nourriture. Par exemple, comme dans le roman *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* :

[L'ours] s'arrêta à trois pas d'Hatteras, qui, rejetant en arrière sa peau de phoque, un genou en terre, le visait au cœur.

Le coup partit, et l'ours roula sur la glace. [ ... ]

Hatteras n'avait pas bronché : il attendait, son couteau à la main. Mais il avait bien visé, et frappé d'une balle sûre, avec une main qui ne tremblait pas ; avant l'arrivée de ses compagnons, son couteau était plongé tout entier dans la gorge de l'animal, qui tombait pour ne plus se relever.

Johnson alors commença par écorcher cette bête monstrueuse dont les dimensions atteignaient presque celles d'un boeuf. [ ... ]

pendant il était fort gras et pesait plus de quinze cents livres ; il fut divisé en quatre quartiers, dont chacun donna deux cents livres de viande, et les chasseurs traînèrent toute cette chair jusqu'à la maison de neige, sans oublier le cœur de l'animal, qui, trois heures après, battait encore avec force. Les compagnons du docteur se seraient volontiers jetés sur cette viande crue, mais celui-ci les retint et demanda le temps de la faire griller. (HAT : 314-315)

Le capitaine Hatteras a risqué sa vie pour nourrir ses compagnons et se réchauffer la peau d'ours. Se couvrant d'une peau de dos, pour que l'ours ne sente pas l'odeur humaine et ne l'attaque trop tôt, il se glissa jusqu'à l'animal. Une telle astuce a fonctionné et à la fin l'ours a été tué. Ici encore, la question se pose - à quel point il faut avoir faim pour oublier ses manières et, après avoir tué un ours, le manger presque cru, comme le voulaient les camarades de Hatteras. La consommation de viande n'a pas de limite de taille ou d'espèce : les animaux sauvages et les animaux domestiques qui sont tués et mangés appartiennent à toutes les familles de mammifères et comprennent également les reptiliens, les espèces amphibiennes et les oiseaux (Smil, 2002). Et si la faim devient trop forte, tout devient comestible.

Les deux derniers extraits en situation normale parleraient de crise éthique. Les personnages sont censés tuer et manger des animaux, ils ne mangeront jamais dans leur espace culturel, pour leur survie. Coff résume l'opinion de Derrida, selon laquelle tuer un animal n'est pas un problème éthique en soi, puisque nous devons le faire pour rester en vie et que la question morale de manger vient avec le soi-disant « bon » repas (Coff : 13). Autrement dit, dans le cas d'une situation critique, où les personnages de Verne ne peuvent survivre qu'en mangeant un animal d'un monde culturel qui leur est étranger, alors la question de l'éthique disparaît complètement. Mais s'ils n'étaient pas affamés et pas sur le point de survivre et décidaient juste

d'essayer quelque chose de nouveau par exotisme, la question morale pourrait éventuellement se poser.

### 2.3 Quand la crise devient tolérable

Il y a un jeu, que les enfants jouent à l'école. On pose aux enfants la question « Si vous vous retrouviez sur une île déserte, quelles sont les 3, 5, 10 choses que vous voudriez absolument avoir ? ». Ensuite, bien sûr, tout le monde répond toujours qu'il veut être sur l'île avec un ami, un jouet préféré ou même une télévision. C'est un excellent moyen de faire réfléchir les enfants et de les éduquer sur ce qui est vraiment important dans la vie. Certaines choses sont essentielles et d'autres pour le confort.

Pour survivre sur une seule île, une personne a certainement besoin de nourriture, d'eau, de feu et d'abri. Bien sûr, il faudrait aussi avoir un esprit vif et clair. Dans le roman de Jules Verne *L'île mystérieuse* l'intrigue tourne autour de cette question.

Dans *L'île mystérieuse*, les personnages se retrouvent sur une île déserte après la chute tragique de leur ballon du ciel. Au début, personne ne sait où ils se sont retrouvés. Dans le chapitre précédent (2.2), nous avons vu comment les personnages se comportent au début du roman. Dans la seconde partie du livre, on voit comment les situations où les personnages se procurent, préparent et mangent de la nourriture deviennent plus faciles pour eux. Avec le temps, ils s'y habituent : ils apprennent à attraper des poissons, à chasser des proies, à fabriquer des pièges. Ils apprennent quels animaux mieux piéger.. Plus le temps passe, plus ils s'habituent à ce mode de vie de survie et plus leur vie sur l'île devient confortable.

Cependant, nous considérons ces scènes de « confort » dans ce travail pour décrire la survie en cas de crise. Les personnages du roman sont encore dans un environnement inconnu, même s'ils y sont déjà habitués. Néanmoins, ni les personnages ni le lecteur ne savent ce qui les attend dans le chapitre suivant, car toutes sortes de situations imprévues peuvent se produire dans un lieu inconnu.

Alors, comment ce « confort » se manifeste-t-il ? Le chapitre VII et VIII de la deuxième partie du livre nous donne un aperçu complet de ce qu'est la vie sur l'île solitaire. Il y a le premier point de la liste :

Quant à l'huître, disposée au milieu des rocs de la plage et dont les produits étaient fréquemment renouvelés, elle donnait quotidiennement d'excellents mollusques. En outre, la pêche, soit dans les eaux du lac, soit dans le courant de la Mercy, ne tarda pas à être fructueuse, car Pencroff avait installé des lignes de fond, armées d'hameçons de fer, auxquels se prenaient fréquemment de belles truites et certains poissons, extrêmement savoureux, dont les flancs argentés étaient semés de petites taches jaunâtres. (ILE : 376-377)

Bien sûr, puisque l'île était entourée par la mer, elle fournissait aux âmes perdues différentes créatures aquatiques. Ils ont pu manger des mollusques élevés dans l'eau ainsi que différentes sortes de poissons pêchés par les pièges artisanaux de Pencroff, fabriqués à partir d'hameçons de fer. De plus, les personnages étaient prêts pour la saison hivernale sur l'île :

Il faut encore citer ici une circonstance heureuse, qui permit de faire de nouvelles réserves pour l'hiver. Des saumons vinrent par bandes s'aventurer dans la Mercy et en remontèrent le cours pendant plusieurs milles. C'était l'époque à laquelle les femelles, allant rechercher des endroits convenables pour frayer, précédaient les mâles et faisaient grand bruit à travers les eaux douces. Un millier de ces poissons, qui mesuraient jusqu'à deux pieds et demi de longueur, s'engouffra ainsi dans la rivière, et il suffit d'établir quelques barrages pour en retenir une grande quantité. On en prit ainsi plusieurs centaines, qui furent salés et mis en réserve pour le temps où l'hiver, glaçant les cours d'eau, rendrait toute pêche impraticable. (ILE : 377-378)

Un an plus tard, les personnages se sont installés confortablement sur l'île. Ils ont vécu une année de changement de saisons. Par conséquent, ils ont déjà connu des saisons chaudes et froides. Ils savaient très bien ce qui les attendait cet hiver et s'y préparaient. Heureusement, l'île était très fertile et leur fournissait du poisson qui pouvait être stocké longtemps et durerait l'hiver.

Deuxièmement, il y avait beaucoup de tortues sur l'île :

On fit aussi, vers cette époque, la chasse aux tortues marines, qui fréquentaient les plages du cap Mandibule. En cet endroit, la grève était hérissée de petites boursouflures, renfermant des œufs parfaitement sphériques, à coque blanche et dure, et dont l'albumine a la propriété de ne point se coaguler comme celle des œufs d'oiseaux. C'était le soleil qui se chargeait de les faire éclore, et leur nombre était naturellement très considérable, puisque chaque tortue peut en pondre annuellement jusqu'à deux cent cinquante. (ILE : 377)

Les tortues ont pondu leur œufs dans le sable de la plage. Heureusement, le climat ensoleillé a aidé les œufs de tortues à éclore. Nos personnages n'avait qu'à attendre un certain temps et ils avaient un nombre infini de tortues à manger. Sinon, s'ils voulaient faire une soupe de tortue à partir de rien avant que les œufs ne soient hachés, ils pouvaient aussi simplement prendre une tortue adulte et l'utiliser.

Les mouflons et les chèvres sauvages ont également été capturés avant le froid :

Les mouflons étaient nombreux dans cette portion de l'île. Ces beaux animaux, grands comme des daims, les cornes plus fortes que celles du béliar, la toison grisâtre et mêlée de longs poils, ressemblaient à des argalis. Elle fut fatigante, cette journée de chasse ! que d'allées et venues, que de courses et contre-courses, que de cris proférés ! Sur une centaine de mouflons qui furent rabattus, plus des deux tiers échappèrent aux rabatteurs ; mais, en fin de compte, une trentaine de ces ruminants et une dizaine de chèvres sauvages, peu à peu repoussés vers le corral, dont la porte ouverte semblait leur offrir une issue, s'y jetèrent et purent être emprisonnés. (ILE : 382)

Ils ont donné la sécurité d'avoir quelque chose à manger pendant l'hiver. Et puisque certains des animaux capturés étaient des femelles, il y avait un espoir que leur population augmenterait à l'avenir. Les mouflons aideraient également les humains à mieux supporter le froid, puisque leur laine et leur peau chaudes pourraient être utilisées comme vêtements.

Nous pouvons donc conclure qu'en réfléchissant à plusieurs options différentes pour obtenir de la nourriture, les personnages ont fait ce qu'il fallait en pensant à l'avenir. Possédant du bétail, des produits de la mer et d'autres êtres vivants, ils s'assuraient un certain confort. Un confort qui était en leur pouvoir.

### 3. L'anthropophagie

Dans de nombreuses aventures des livres de Jules Verne, les personnages rencontrent des gens aux habitudes alimentaires complètement différentes des leurs. Ces groupes de personnes vivent leur vie selon différents principes. Ils sont assez rares et atypiques. Ils ont des points de vue contrastés et divergents sur les choses de la vie, comme la religion, la guerre, l'amour, les relations et l'éthique. Certains parmi eux, Verne les appelle des « sauvages », des mangeurs de chair et des cannibales, parce qu'ils vivent de l'idée d'anthropophagie. Dans ce chapitre, nous allons analyser des extraits du roman *Les enfants du capitaine Grant*, puisque ce livre couvre à peu près tous les sujets évoqués précédemment. Dans cette partie, ce qui nous intéresse, ce n'est pas l'exactitude historique du cannibalisme lui-même, mais les vues qu'en ont les personnages des romans.

#### 3.1 La nature des anthropophages

Le dictionnaire Larousse définit l'anthropophagie comme : « comportement qui consiste à ingérer de la chair humaine » (Larousse) et l'anthropophage comme : « se dit d'un être vivant qui mange de la chair humaine » (Larousse).

Dans *Les enfants du capitaine Grant*, les cannibales vivent en Nouvelle-Zélande. Ce sont les indigènes appelés Maoris :

[...]— Dure extrémité ! répondit Paganel, car elles ne sont pas hospitalières, les côtes de la Nouvelle-Zélande, et les dangers sont aussi grands au-delà qu'en deçà des rivages !

— Vous parlez des Maoris, monsieur Paganel ? demanda John Mangles.

— Oui, mon ami. Leur réputation est faite dans l'océan Indien. Il ne s'agit pas ici d'Australiens timides ou abrutis, mais bien d'une race intelligente et sanguinaire, de cannibales friands de chair humaine, d'anthropophages dont il ne faut attendre aucune pitié.

— Ainsi, dit le major, si le capitaine Grant avait fait naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, vous ne conseilleriez point de se lancer à sa recherche ?

— Sur les côtes, si, répondit le géographe, car on pourrait peut-être trouver des traces du Britannia ; mais à l'intérieur, non, car ce serait inutile. Tout Européen qui s'aventure

dans ces funestes contrées tombe entre les mains des Maoris, et tout prisonnier aux mains des Maoris est perdu. J'ai poussé mes amis à franchir les Pampas, à traverser l'Australie, mais jamais je ne les entraîners sur les sentiers de la Nouvelle-Zélande. Que la main du Ciel nous conduise, et fasse à Dieu que nous ne soyons jamais au pouvoir de ces féroces indigènes ! (ENF : pt.3, chap.3)

Les Maoris vivent dans les territoires détachés de la Nouvelle-Zélande, où il n'y a pas de peuple civilisé. Ils vivent en tribus et selon ses principes. Vivre dans une tribu signifie qu'ils n'agissent pas et ne vivent pas comme des êtres humains individuels indépendants, mais collectivement dans une société fermée.

La raison pour laquelle les Maoris mangent des humains, avance Paganel, c'est qu'ils n'ont tout simplement pas assez de nourriture pour rester en vie :

— La faim ? dit John Mangles.

— La faim, répondit Paganel, mais surtout cette nécessité pour le carnivore de refaire sa chair et son sang par l'azote contenu dans les matières animales. C'est bien de fournir au travail des poumons au moyen de plantes tubéreuses et féculentes. Mais qui veut être fort et actif doit absorber ces aliments plastiques qui réparent les muscles. Tant que les Maoris ne seront pas membres de la Société des Légumistes, ils mangeront de la viande, et, pour viande, de la chair humaine.

— Pourquoi pas la viande des animaux ? dit Glenarvan.

— Parce qu'ils n'ont pas d'animaux, répondit Paganel, et il faut le savoir, non pour excuser, mais pour expliquer leurs habitudes de cannibalisme. Les quadrupèdes, les oiseaux même sont rares dans ce pays inhospitalier. Aussi les Maoris, de tout temps, se sont-ils nourris de chair humaine. (ENF : pt.3, chap.6)

Comme il est mentionné dans le deuxième chapitre de ce mémoire, il est impossible à un être humain de vivre longtemps sans nourriture adéquate. La terre des Maoris est isolée et les animaux n'y sont pas communs, à part les *kiores*, qui ont été mentionnés au chapitre 2.2. De plus, les indigènes ont besoin de viande et, en tant que carnivores, comme le déduit Paganel, ils n'ont aucun intérêt à cultiver des légumes. La sensation de faim les a poussés au point où, au début, ils ont commencé à se manger par misère, mais plus tard, ils ont commencé à le faire pour le plaisir et la satisfaction.

Le roman révèle le mode de pensée colonial caractéristique du XIXe siècle. Fait intéressant, Verne le montre à travers le personnage excentrique et distrait Paganel. Ce qui est important, c'est qu'il ne montre pas le cannibalisme comme une sauvagerie, mais comme une nécessité. Dans le roman, Paganel n'essaie pas de justifier pourquoi les Maoris sont des cannibales ni ne les juger pour cela. Ses pensées sont explicatives et instructives pour les lecteurs et en même temps elles reflètent plutôt les opinions, les croyances et les peurs des Français de cette époque. Une professeur d'anglais de l'Université de Californie et auteur Parama Roy écrit que peu de commentateurs du XIXe siècle sur la société maorie soupçonnaient que le cannibalisme des objets de leur attention ethnographique n'était rien de plus qu'une imposture, destinée à gérer les relations entre des parties réellement ou potentiellement antagonistes (Roy, 2018). Les nations colonisatrices craignaient les cultures des autres nations par ignorance. Lorsqu'il est confronté à la sauvagerie, il peut être mal compris et s'avérer faux.

Paganel n'a pas essayé de justifier les raisons pour lesquelles les Maoris sont des cannibales et ne les a pas non plus jugés à cause de cela. Il n'a attiré l'attention que sur le besoin humain le plus évident. Cependant, cela ramène la question de l'éthique. La frontière entre être humain et le reste est floue. Dans le chapitre 2.2. nous avons vu que Verne a traversé des défis difficiles pour survivre. Ce qui semble être l'exploitation des animaux pour l'alimentation dans un mot commun pour les européens, est normal dans les cas de faim et de situation critique où il n'y a pas d'autres options. Qu'est-ce qui change si la faim devient insupportable et que celui qui a mangé est un être humain ? L'erreur éthique se produit. Les indigènes n'avaient aucune notion d'éthique et de moralité européenne, mais les gens venant d'autres espaces culturels pouvaient-ils comprendre cela ? Le lecteur, bien sûr, est placé du point de vue des colonialistes.

Quand vient le temps de consommer de la viande humaine, ils le font comme nous le ferions avec les animaux. Lorsque Mac Nabbs a commencé à s'inquiéter qu'il allait être mangé vivant, Paganel a essayé de le rassurer, que les « sauvages » sont de bons cuisiniers et ne mangent rien de cru : « — Quoi qu'il en soit, Mac Nabbs, et si cela peut vous être agréable, répliqua Paganel, apprenez que les Néo-Zélandais ne mangent la chair que cuite ou fumée. Ce sont des gens bien appris et qui se

connaissent en cuisine » (ENF : pt.3, chap.6). Les paroles de Paganel ont tout de suite fait leurs preuves, lorsque les Néo-Zélandais sacrifiaient des esclaves pour leur chef décédé :

C'était le délire et la furie de tigres acharnés sur leur proie. On eût dit un cirque où les belluaires dévoraient les bêtes fauves. Puis, vingt feux s'allumèrent sur divers points du pah ; l'odeur de la viande brûlée infecta l'atmosphère, et, sans le tumulte épouvantable de ce festin, sans les cris qui s'échappaient encore de ces gosiers gorgés de chair, les captifs auraient entendu les os des victimes craquer sous la dent des cannibales. (ENF : pt.3, chap.12)

Les anthropophages ont sauté sur les corps sacrifiés et en ont déchiré des morceaux, car cela semble être le genre de chose « premier arrivé, premier servi ». La scène de ce festin agressif s'est déroulée très rapidement, mais bientôt ils ont tous fait cuire la viande, au lieu de la mâcher crue. Paganel avait raison : il n'y avait aucune chance de se faire dévorer vivant, comme le craignait Mac Nabbs.. Les cannibales s'assuraient que leurs repas étaient cuits avant de les consommer.

Ce que les occidentaux pensent être contraire à l'éthique et non accepté est une norme pour les indigènes. Ils ne le voudraient pas autrement. Paganel pense qu'une fois qu'un « sauvage » a goûté à la chair humaine, il lui sera presque impossible de s'en refuser à l'avenir. Il se souvient de deux cas qui appuient ses pensées. Dans le premier, une vieille dame brésilienne, étant sur son lit de mort, voulait que son dernier repas soit quelque chose que personne ne pourrait jamais lui donner :

Mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliments. Il n'y a qu'une seule chose dont je voudrais goûter, mais, par malheur, personne ici ne pourrait me la procurer. [...] C'est la main d'un petit garçon ! Il me semble que j'en grignoterais les petits os avec plaisir ! (ENF : pt.3, chap.6)

Dans l'autre cas, il s'agit du anthropophage, qui a eu une conversation avec un missionnaire sur l'anthropophagie :

Un jour, un missionnaire reprochait à un cannibale cette coutume horrible et contraire aux lois divines de manger de la chair humaine.  
— Et puis ce doit être mauvais ! ajouta-t-il.

— Ah, mon père ! répondit le sauvage, en jetant un regard de convoitise sur le missionnaire, dit que Dieu le défend ! Mais ne dites pas que c'est mauvais ! Si seulement vous en avez mangé ! (ENF : pt.3, chap.6)

Les deux histoires, d'après la démonstration de Paganel, indiquent que même si les cannibales avaient le choix de quitter cet horrible mode de vie, une fois qu'ils auront essayé la viande humaine, ils ne voudront tout simplement pas en changer. Les premières tribus qui ont dû commencer à manger les gens par faim et par désespoir, ont peut-être été tourmentées moralement. Bien qu'il soit difficile de parler des générations suivantes, puisque l'anthropophagie est déjà fixée dans leur culture. Ils ont vu leurs parents le faire et l'ont fait depuis l'enfance, sans arrière-pensée, et ils n'y changeront rien.

### 3.2 L'anthropophagie, la violence et la guerre

Dans les enfants du capitaine Grant, Verne indique que le colonialisme a eu un impact énorme sur les Maoris. Avant d'arriver lui-même en Nouvelle-Zélande, Paganel essaie de se souvenir de ce qu'il sait de cette terre. La Nouvelle-Zélande a été découverte au milieu du XVIIe siècle et a été visitée de nombreuses fois depuis lors.

Alors que le pays voisin, l'Australie et certaines parties de la Nouvelle-Zélande, ont abandonné assez rapidement et ont été colonisés par les Européens, les Maoris n'ont pas été si prompts à abandonner. Ils combattaient toujours contre lui et jusqu'à ce que Paganel et ses compagnons y arrivent, les indigènes gagnaient généralement la guerre. En parlant de la guerre, Paganel a utilisé la description suivante :

Les Néo-Zélandais sont les plus cruels, pour ne pas dire les plus gourmands des anthropophages. Ils dévorent tout ce qui leur tombe sous la dent. La guerre n'est pour eux qu'une chasse à ce gibier savoureux qui s'appelle l'homme, et il faut l'avouer, c'est la seule guerre logique. Les Européens tuent leurs ennemis et les enterrent. Les sauvages tuent leurs ennemis et les mangent, et, comme l'a fort bien dit mon compatriote Toussenet, le mal n'est pas tant de faire rôtir son ennemi quand il est mort, que de le tuer quand il ne veut pas mourir. (ENF : pt.3, chap.6)

Paganel peut avoir raison à ce sujet. Les Maoris n'ont pas à se battre pour gagner plus de territoire, comme le font les colonialistes, qui sont venus envahir leur terre. Ils défendent juste leur terre de quiconque y pénètre. Et dans ce cas, tous ceux qui mettent un pied sur leur terre se font manger par des cannibales. La guerre des cannibales consiste simplement à se procurer de la nourriture et comme les morts n'ont rien à voir avec leur corps, ils les prennent comme produit alimentaire. Encore une fois, on est confronté au problème éthique, qui vient de la différence culturelle. Bien sûr, puisque leur régime alimentaire se compose principalement de chair humaine, cela ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas manger d'animaux ou de plantes. Ils le font, mais comme il a été souligné plus tôt, il n'y a pratiquement pas d'animaux ou d'oiseaux à chasser et cela ne leur apporte pas autant de joie que la chair humaine. Cela dit, la guerre pour les cannibales n'est qu'une possibilité de se régaler. Ils traitent la guerre comme un festival de chasse, ce qui est vraiment logique, puisque tout ce qu'ils veulent obtenir de la guerre, c'est de la nourriture. Et plus ils tueront de gens, plus la tribu aura de nourriture et moins il y aura de famine.

Outre les colonialistes, il n'y a pas de braves gens qui voudraient rendre visite aux anthropophages, car ils savent tous comment cela finira. De plus, il n'y a pas beaucoup de gens ignorants qui voyagent près des tribus et s'y retrouvent par accident. Cela dit, cela signifie que les cannibales ne mangent pas de chair aussi souvent qu'ils le souhaiteraient. Ce qui nous amène à la tradition des Maoris de manger leur propre peuple :

Aussi les Maoris, de tout temps, se sont-ils nourris de chair humaine. Il y a même des "saisons à manger les hommes", comme, dans les contrées civilisées, des saisons pour la chasse. Alors ont lieu les grandes battues, c'est-à-dire les grandes guerres, et des peuplades entières sont servies sur la table des vainqueurs. (ENF : pt.3, chap.6)

Le roman présuppose que la tradition du cannibalisme a été incluse dans la culture des Maoris probablement bien avant l'arrivée des premiers Européens en Nouvelle-Zélande. La situation de famine a créé des problèmes et les Maoris ont essayé de les résoudre en se mangeant les uns les autres. Verne ne dit pas comment précisément l'idée d'anthropophages leur est venue à l'esprit, et comment ils ont commencé à la pratiquer. Il décrit simplement les habitudes alimentaires des Maoris. Ils manient les guerres entre les tribus comme ils manient la guerre contre les

colonisateurs - comme s'il s'agissait de chasses. Ils chassaient d'autres tribus, pour ne pas tuer les leurs. Il se pourrait que la chasse ait duré longtemps et jusqu'à ce qu'ils obtiennent de la nourriture pendant une longue période de temps, puisque les chasses se terminaient par amener toute la tribu à la table.

Sachant que la polyvalence de la nutrition cannibale est déjà limitée, les Maoris ont toujours leurs propres préférences. Ils croyaient que la viande blanche n'était pas si savoureuse et préféraient toujours la leur : « Quant à la chair blanche, ils en sont moins friands, parce que les blancs mêlent du sel à leurs aliments, ce qui leur donne une saveur particulière peu goûtée des gourmets. » (Verne, pt.3, chap.6) Mais même ici, il faut tenir compte du fait qu'ils mangeaient la chair des autres « sauvages » plus longtemps que la chair des Européens et pouvaient simplement s'habituer à ce goût. De plus, les Maoris ne se souciaient peut-être pas des épices et appréciaient le goût naturel des aliments ; le goût du sel leur était étranger.

Encore une fois, dans son article, Coff revient sur le dilemme du manger : quand nous mangeons, nous tuons - mais si nous ne mangeons pas, nous mourrons nous-mêmes. Qu'on mange ou pas, ça va être la mort de certains. (Coff : 12) La même pensée est décrite dans le livre des cannibales :

Les missionnaires les ont souvent interrogés à propos du cannibalisme. Ils leur ont demandé pourquoi ils dévoraient leurs frères. À quoi les chefs répondaient que les poissons mangent les poissons, que les chiens mangent les hommes, que les hommes mangent les chiens, et que les chiens se mangent entre eux. Dans leur théogonie même, la légende rapporte qu'un dieu mangea un autre dieu. Avec de tels précédents, comment résister au plaisir de manger son semblable ?

Pour eux, s'entre-tuer et surtout agir violemment, est justifié par ce qu'est le cercle de la vie. Les forts dévorent les faibles.

### 3.3 L'anthropophagie, la religion et les superstitions

Le major Mac Nabbs fait un point sur l'impact de la religion sur les Maoris en Nouvelle-Zélande. Il se demande pourquoi la religiosité du pays ne parvient pas à se débarrasser de modes de vie aussi inhumains : « Mais comment le christianisme n'a-t-il pas encore détruit ces habitudes d'anthropophagie ? » (ENF : pt.3, chap.6).

Les actions dans *Les enfants du capitaine Grant* se déroulent en même temps que Verne écrit ses livres, au 19<sup>ème</sup> siècle. À cette époque, les gens ne connaissaient pas l'existence de cannibales en Nouvelle-Zélande, ne voulaient pas croire les rumeurs à leur sujet ou n'iaient simplement leur existence. Et pourtant, il y avait ceux qui essayaient de trouver leur chemin vers les « sauvages » de Nouvelle-Zélande. Ces gens étaient des missionnaires :

— Croyez-vous donc que tous les Néo-Zélandais soient chrétiens ? répliqua Paganel. C'est le petit nombre, et les missionnaires sont encore et trop souvent victimes de ces brutes. L'année dernière, le révérend Walkner a été martyrisé avec une horrible cruauté. Les Maoris l'ont pendu. Leurs femmes lui ont arraché les yeux. On a bu son sang, on a mangé sa cervelle. Et ce meurtre a eu lieu en 1864, à Opotiki, à quelques lieues d'Auckland, pour ainsi dire sous les yeux des autorités anglaises. Mes amis, il faut des siècles pour changer la nature d'une race d'hommes. Ce que les Maoris ont été, ils le seront longtemps encore. (ENF : pt.3, chap.6)

Ils portaient leur foi aveuglément en croyant qu'ils pouvaient les convaincre d'arrêter de manger de la chair humaine. Malheureusement, toutes leurs tentatives se sont terminées lamentablement. Les Maoris sont restés fidèles à leurs croyances et les missionnaires sont devenus un mets délicat sur leur table.

Les Maoris n'avaient pas de religion en particulier. Cela dit, ils avaient des superstitions qu'ils honoraient. Nous sommes intéressés par ceux qui incluent manger. Le premier concerne les parties d'un humain qu'ils mangent toujours en premier :

Les Zélandais prétendent qu'en dévorant un ennemi mort on détruit sa partie spirituelle. On hérite ainsi de son âme, de sa force, de sa valeur, qui sont particulièrement renfermées dans la cervelle. Aussi, cette portion de l'individu figure-t-elle dans les festins comme plat d'honneur et de premier choix. (ENF : pt.3, chap.6)

La superstition de l'avantage de manger du cerveau, confirme que les Maoris croyaient aux esprits et à la spiritualité. Les cerveaux de leurs ennemis leur donnaient du pouvoir. C'était la dernière étape pour vaincre l'ennemi. Après l'avoir vaincu physiquement, son esprit devrait également être vaincu.

Après que les voyageurs aient été capturés par les Maoris, ils ont assisté à un rituel organisé pour les funérailles de leur chef. Les Maoris croyaient qu'il aurait besoin de certaines choses dans l'au-delà. Ils ont tué la femme du chef, parce qu'elle était censée l'accompagner, et ont tué six sauvages puissants, qui étaient des chefs esclaves et devaient également devenir esclaves dans l'au-delà :

Le corps des esclaves n'est pas protégé par le tabou comme le cadavre du maître. Il appartient à la tribu. C'est la menue monnaie jetée aux pleureurs des funérailles. Aussi, le sacrifice consommé, toute la masse des indigènes, chefs, guerriers, vieillards, femmes, enfants, sans distinction d'âge ni de sexe, prise d'une fureur bestiale, se rua sur les restes inanimés des victimes. (ENF : pt.3, chap.12)

Les Maoris respectaient leur chef. À cet égard, il y avait un tabou sur son corps et celui de sa femme, qui ont ensuite été enterrés sur la terre sacrée. Mais comme ils étaient désireux de se manger de toute façon et avaient un système d'esclavage dans leur société, rien ne les interdisait de manger les corps des esclaves juste sacrifiés.

## Conclusion

Pour résumer, la présence ou l'absence de nourriture en toute quantité affecte les humains de tout sexe, âge, origine culturelle et point de vue différent sur l'éthique. Qu'ils voyagent et essaient des aliments traditionnels, ou qu'ils soient en cas d'urgence et qu'ils aient faim.

La première partie du mémoire traite de la nourriture comme le font habituellement les gens. Les personnages ont généralement le choix de quoi manger et apprécient cela. La raison pour laquelle l'utilisation de la description de la nourriture dans la littérature est de donner au lecteur une image plus détaillée de ce que le personnage vit, que ce soit quelque chose de bon ou de mauvais. Donner le contexte culturel des personnages ou des lieux à l'aide des repas qu'ils mangent est un excellent moyen de plonger le lecteur dans l'intrigue et l'aventure du livre.

Culturellement, les habitudes alimentaires des personnages féminins du XIXe siècle sont généralement considérées comme timides et soumises aux personnages masculins. Le changement de comportement de la femme ne s'observe qu'en cas de danger, où il n'y a pas d'homme capable de s'occuper correctement d'elle.

Dans la deuxième partie, nous sommes confrontés à la question de l'éthique. La façon dont le danger et la faim nous affectent n'est pas seulement physique mais aussi mentale. Les personnages des scènes choisies vont à l'encontre de leurs habitudes alimentaires et sont contraints de s'adapter à la nature « sauvage » en manque de nourriture si essentielle.

Dans la troisième partie, face à une sensation de faim encore plus grande et plus longue, Verne nous plonge dans le monde de l'anthropophagie. Il est juste de dire que Verne a utilisé le cannibalisme et les « sauvages » dans ses romans pour montrer aux lecteurs la différence entre le mal et le bien. Le contraste entre l'espace culturel européen et les peuples indigènes néo-zélandais est si éclatant qu'il ne pouvait pas être manqué.

On y voit deux points de vue majeurs. Le premier est par le major Mac Nabbs, qui s'oppose aux croyances maoris et ne comprend sincèrement pas comment des êtres aussi terribles ne peuvent pas être arrêtés même par la religion. Le second passe par le personnage de Paganel, qui essaie de comprendre les Maoris et leurs habitudes carnivores. Mac Nabbs représente aussi le sentiment et la peur devant l'inconnu, tandis que Paganel apporte des explications à cela. Paganel donne beaucoup d'explications à travers des événements historiques et d'autres récits de voyageurs qu'il avait entendus. Il ne juge pas les anthropophages et leurs actions. Bien que les habitudes des Maoris soient en effet terribles, Paganel ne les condamne pas, mais les comprend. Il ne couvre pas non plus d'histoires horribles. Il raconte partage toutes les histoires qu'il avait entendues avec ses compagnons de route, afin qu'ils puissent les utiliser pour échapper du danger.

## Bibliographie

### Corpus

VOY = VERNE, J. 2003 [1864]. *Voyage au centre de la Terre*. The Project Gutenberg EBook. En ligne <https://www.gutenberg.org/cache/epub/4791/pg4791.html>. Consulté le 13 mai 2022.

BIL = VERNE, J. 2005 [1886]. *Un billet de loterie*. The Project Gutenberg EBook. En ligne <https://www.gutenberg.org/cache/epub/15203/pg15203.html>. Consulté le 13 mai 2022.

MCH = VERNE, J. 2020 [1876]. *Michel Strogoff*. Paris : Librairie Générale Française. Consulté le 13 mai 2022.

ILE = VERNE, J. 2021 [1875]. *L'île mystérieuse*. Paris : Librairie Générale Française. Consulté le 13 mai 2022.

FOU = VERNE, J. 2006 [1873]. *Le pays des Fourrures*. The Project Gutenberg EBook. En ligne <https://www.gutenberg.org/cache/epub/17796/pg17796.html>. Consulté le 13 mai 2022.

ENF = VERNE, J. 2004 [1868]. *Les enfants du capitaine Grant*. The Project Gutenberg EBook. En ligne <https://www.gutenberg.org/cache/epub/14163/pg14163.html>. Consulté le 13 mai 2022.

HAT = VERNE, J. 2020 [1874]. *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*. Paris : Librairie Générale Française. Consulté le 13 mai 2022.

## Bibliographie critique

WAELTI-WALTERS, J, HAUSE, S. C.1994. *Introduction to Feminism of the Belle époque : a historical and literary anthology*. p. 1-13. Lincoln : University of Nebraska Press. En ligne <https://www.encyclopedia.com/social-sciences/encyclopedias-almanacs-transcripts-and-maps/women-19th-century-early-feminists#:~:text=Married%20women%20were%20reduced%20to,their%20bodies%2C%20or%20their%20offspring>. Consulté le 13 mai 2022.

GITON, C. 202. *Voyageuses extraordinaires : Les femmes rêvées par Jules Verne*. L'Honor de Cos : Alisier blanc. p. 5. Consulté le 13 mai 2022.

MUSTOFA, A, NUR ABIDA, F.I, FAHRI F. 2022. *The Kreutzer Sonata : The portrait of woman in the chains of sexuality and inferior stereotypes of 19th century Russian society*. Linguistics and Culture Review ;6 : 144-153. En ligne <https://lingcure.org/index.php/journal/article/view/1981>. Consulté le 13 mai 2022.

COFF, C. 2006. *The taste of ethics. An ethics of Food Consumption*. Springer. En ligne [https://www.researchgate.net/publication/230750594\\_The\\_Taste\\_for\\_Ethics\\_An\\_Ethics\\_of\\_Food\\_Consumption](https://www.researchgate.net/publication/230750594_The_Taste_for_Ethics_An_Ethics_of_Food_Consumption). Consulté le 13 mai 2022.

BORRÉ, K.1991. *Seal Blood, Inuit Blood, and Diet : A Biocultural Model of Physiology and Cultural Identity*. Medical Anthropology Quarterly 5, no. 1 : 48–62. En ligne <http://www.jstor.org/stable/648960>. Consulté le 13 mai 2022.

ISAACS, T. *Cultural Context and Moral Responsibility*. Ethics, vol. 107, no. 4. p. 670-684. The University of Chicago Press. En ligne [https://www-jstor-org.ezproxy.utlib.ut.ee/stable/pdf/2382300.pdf?refreqid=excelsior%3Ab010a6494ff3b0fb2a00745941c6fdb0&ab\\_segments=0%2Fbasic\\_search\\_gsv2%2Fcontrol&origin=](https://www-jstor-org.ezproxy.utlib.ut.ee/stable/pdf/2382300.pdf?refreqid=excelsior%3Ab010a6494ff3b0fb2a00745941c6fdb0&ab_segments=0%2Fbasic_search_gsv2%2Fcontrol&origin=). Consulté le 13 mai 2022.

MCLINTOCK, A. H. 1966. *RAT, MAORI*. Te Ara - the Encyclopaedia of New Zealand. A. H. McLintock. En ligne <http://www.TeAra.govt.nz/en/1966/rat-maori>. Consulté le 13 mai 2022.

SMIL, V. 2002. *Eating meat : evolution, patterns and consequences* Population and Development Review, vol. 28, no. 4, p. 599-639. En ligne [https://www-jstor-org.ezproxy.utlib.ut.ee/stable/pdf/3092782.pdf?refreqid=excelsior%3A1b118f36397af9f500aadd74d3ff98ab&ab\\_segments=0%2Fbasic\\_search\\_gsv2%2Fcontrol&origin=](https://www-jstor-org.ezproxy.utlib.ut.ee/stable/pdf/3092782.pdf?refreqid=excelsior%3A1b118f36397af9f500aadd74d3ff98ab&ab_segments=0%2Fbasic_search_gsv2%2Fcontrol&origin=). Consulté le 13 mai 2022.

DICTIONNAIRE LAROUSSE en ligne  
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/anthropophagie/3913#:~:text=Comportement%20qui%20consiste%20%C3%A0%20ing%C3%A9rer%20de%20la%20chair%20humaine>. Consulté le 13 mai 2022.

DICTIONNAIRE LAROUSSE en ligne  
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/anthropophage/3912>. Consulté le 13 mai 2022.

ROY, P. 2018. *Review: thinking with cannibals*. University of Minnesota Press : Cultural Critique vol. 101, p. 161-186. En ligne <https://www.jstor.org/stable/10.5749/culturalcritique.101.2018.0161>. Consulté le 16 mai 2022.

## Annexe. Le résumé du corpus.

Le mémoire est écrit autour des créations de l'auteur français Jules Verne. Par conséquent, le corpus se compose uniquement de romans écrits par lui. Chaque roman a été choisi, car il contient un ou plusieurs paragraphes/scènes intéressants qui correspondent au thème du sujet.

Le roman *Michel Strogoff* (1876) parle du courrier du tsar de Russie, qui est en mission pour livrer des nouvelles sur les traîtres. Sur sa longue route, il rencontre une fille qui se rend également à Irkoutsk pour rencontrer son père qui y est exilé. Sur une route de trois mois vers la Sibérie, ils surmontent de nombreux obstacles. Michael devient aveugle pendant un certain temps et Nadia, se faisant passer pour sa sœur, prend bien soin de lui.

L'action du roman *Un billet de loterie* (1886) se déroule en Norvège. Il a été inspiré par le voyage de Verne là-bas. Le fiancé de Hulda a disparu, mais avant cela, il a envoyé un billet de loterie dans une bouteille au bord de la mer à Hulda. Hulda et Dame Hansen dirigent un hôtel et y hébergent Sylvius Hog, l'homme que le frère de Hulda a sauvé, et Sandgoïst, l'homme à qui la mère de Hulda possède de l'argent et qui achète le billet de loterie à Hulda. À la fin, le fiancé de Hulda rentre chez lui sain et sauf et gagne à la loterie avec le billet que Sylvius Hog rachète.

*Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864) décrit une histoire sur le capitaine John Hatteras. Il croit que la mer autour du pôle nord n'est pas gelée et mène une expédition pour prouver son idée. L'équipage de l'expédition éprouve toutes sortes de difficultés dans le froid de l'hiver et finit par trouver un volcan. Le capitaine Hatteras veut voir le point exact du pôle et saute dans le volcan. Cela le rend fou et il se retrouve à l'asile chez lui en Angleterre.

*L'île mystérieuse* (1874) commence par le crash d'une montgolfière. Cinq personnages se retrouvent sur une île, loin de chez eux. Le roman parle de survivre dans un endroit inconnu. Au fil du temps, les personnages se sentent plus à l'aise dans la nature sauvage de l'île. Ils reçoivent de l'aide, qu'ils découvriront plus tard, a

été fournie par le capitaine Nemo. À la fin du roman, l'équipage de cinq personnes est sauvé par un navire qui passe.

*Les enfants du capitaine Grant* (1868) raconte l'histoire de la perte du capitaine Grant dans la mer. L'expédition comprenant le capitaine de la famille Grants, John Mangles, lord et lady Glenarvan, MacNabbs et Paganel, se déroule sur la latitude 37° 11', que le personnage croit être le capitaine Grant. Ils font des rencontres dangereuses au cours de leur aventure. Heureusement, la méthode difficile porte ses fruits, car ils retrouvent le capitaine perdu.

De chaque roman, il est tiré une ou plusieurs scènes, qui sont pertinentes pour le sujet du mémoire. Les derniers romans utilisés sont *Le Pays des fourrures* (1873) et *Voyage au centre de la Terre* (1864). L'un concerne le pôle Nord et la vie et la survie sur un iceberg. Le second consiste à trouver le chemin vers le centre de la Terre. L'extrait du dernier roman n'a rien à voir avec l'aventure, donc l'intrigue d'un livre n'est pas pertinente pour ce travail.

De chaque roman, il est tiré une ou plusieurs scènes, qui sont pertinentes pour le sujet du mémoire.

## Resüme

Käesoleva bakalaureusetöö eesmärgiks on analüüsida toidu esinemist ja selle funktsioone prantsuse kirjaniku Jules Verne'i romaanides.

Uurimistöö analüüsi tegemisel on kasutatud korpust, mis põhineb valitud romaanidel Jules Verne'i loomingust. Analüüs põhineb peamiselt viiel romaanil, kuid kokku kuulub korpusesse seitse teost.

Verne'i romaanides keskmes on alati seiklusrikkad reisid ja autori väljamõeldud fantastilised leiutised. Toitu ja selle funktsioone pole varem keegi Verne'i romaanide põhjal analüüsinud ning kuna seiklusromaanides külastavad tegelased palju huvitavaid kohti ja sattuvad erinevatesse olukordadesse, on seda teemat huvitav analüüsida.

Bakalaureusetöö esimene osa kirjeldab toidu kultuurilist funktsiooni. Analüüsitakse, kuidas toit ja kultuur on omavahel seotud ja mil moel toitude kirjeldused mõjutavad lugemiskogemust. Lisaks on uuritud 19. sajandi ühiskonna mõju naissoost tegelaste suhtele toiduga.

Teises osas vaadeldakse toidu funktsiooni kriisisituatsioonides. Valitud stseenid võimaldavad aru saada, kuidas hätta sattunud tegelased toidu puudumise probleemi lahendavad ja kuidas see nende eetilisi hoiakuid mõjutab. Peale selle on vaadeldud ka muutumisi tegelaste käitumist pikaajalise hädaolukorraga harjudes.

Viimases osas on uurimisobjektiks inimsööjad ja nende toitumisharjumused. Uuritakse, kuidas Verne'i kirjeldustes sõda, religioon, uskumused ja nälg tekitavad maooride isu inimliha vastu.

## **Lihtlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja üldsusele kättesaadavaks tegemiseks**

Mina, Marianna Georgijeva,

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihtlitsentsi) minu loodud teose “La représentation de la nourriture dans les romans de Jules Verne”, mille juhendaja on Tanel Lepsoo, reprodutseerimiseks eesmärgiga seda säilitada, sealhulgas lisada digitaalarhiivi DSpace kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
2. Annan Tartu Ülikoolile loa teha punktis 1 nimetatud teos üldsusele kättesaadavaks Tartu Ülikooli veebikeskkonna, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace kaudu Creative Commons'i litsentsiga CC BY NC ND 4.0, mis lubab autorile viidates teost reprodutseerida, levitada ja üldsusele suunata ning keelab luua tuletatud teost ja kasutada teost ärieesmärgil, kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
3. Olen teadlik, et punktides 1 ja 2 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
4. Kinnitan, et lihtlitsentsi andmisega ei riku ma teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse õigusaktidest tulenevaid õigusi.

*Marianna Georgijeva*

**15.05.2022**